Les Chasses du duc de Westminster

Dans les Landes et en Bretagne

Le Figaro publie sur les chasses du duc de Westminster, près de Mimizan, et dans la forêt de Paimpont, l'article que nous reproduisons ci-dessous :

Le duc de Westminster, pendant tout le mois de février, a chassé le sanglier en forêt de Paimpont. Il est actuellement dans les Landes où depuis plusieurs années, il se rend régulièrement avec son équipage à Mimizan, d'où il rayonne en déplacements jusque dans nos départements du Centre pour répondre aux invitations de quelques veneurs. Mais sa venue à Paimpont, cette année, a pris une importance considérable et on compare volontiers son déplacement en Bretagne à celui du duc de Beaufort en Poitou, qui fit tant de bruit en 1863, sous le Second Empire, à cette époque où la vénerie française brillait dans tout son éclat.

J'ai beaucoup entendu parler de la visite en France du duc de Beaufort par de vieux et illustres veneurs, maintenant disparus, que j'ai eu l'honneur de connaître, entre autres par le comte de Chabot, M. Emile de La Besge et M. Herbert du Vigier, comte de Mirabal, qui fut mon collaborateur et mon ami et qui m'a raconté comment le duc de Beaufort, qui chassait le renard en Angleterre, où il n'avait jamais couru de loups pour la bonne raison que ces carnassiers y sont complètement inconnus, avait été amené à émettre la prétention que ses fox-hounds, parfaitement créancés sur le renard, prendraient aussi bien un loup, et avait consenti à venir en Poitou faire un essai qu'il considérait comme devant être couronné de succès.

Un lieutenant de louveterie du Poitou, M. Auguy, désirant acheter des chiens anglais, s'était adressé au duc de Beaufort dont l'équipage avait été très remarqué à l'exposition canine de Londres. Le duc de Beaufort lui avait envoyé deux magnifiques chiens en lui demandant des renseignements sur la chasse du loup, très en faveur à cette époque auprès des veneurs français.

M. Auguy lui avait répondu en l'assurant que si Sa Grâce voulait tenter de forcer un vieux loup avec ses fox-hounds, les veneurs poitevins seraient heureux de se mettre à sa disposition.

Le comte de Chabot offrit, en effet, au noble duc sa propriété de Nieul-L'Espoir, en Haute-Vienne, où ce dernier reçut, avec faste, de nombreux visiteurs. Très grand, très fort, très élégant, instruit et spirituel, parlant le français dans la perfection, aimable et courtois, le duc de Beaufort passait alors comme le type le plus accompli du grand seigneur anglais et pour le sportsman le plus illustre de son temps. Et ses chasses sont restées légendaires, malgré quelques insuccès de début. Son équipage se composait de cinquante chiens, malheureusement de couleur différente, ce qui nuisait à l'ensemble, mais admirablement conduits.

La première visite du duc avait été pour Feusse, l'hospitalière demeure du plus illustre des veneurs du Poitou, le vicomte Emile de La Besge, grand chasseur de loups, et que les veneurs contemporains se plaisent tous à appeler encore leur maître incontesté.

Sous les auspices de M. de La Besge, les chasses du duc furent organisées et commencèrent, si je ne me trompe le 7 avril 1863. Ce jour-là, plus de trois cents chasseurs à cheval et deux cents à pied se rendirent au rendez-vous en forêt de Verrières. Le duc de Beaufort et son fils, le marquis de Worcester, étaient en jaquette droite boutonnée, en panne vert-clair, à boutons d'or armoriés, haute toque de velours noir, culotte de peau couleur paille et bottes à revers. Toute ce que la vénerie française comptait d'illustrations assistait à cette chasse : le prince de Sagan, les comtes de Chézelles, du Lau, de Damas, de Carney, de Prilly, d'Artichamp, de Montbron, de Chabot, de La Porte, MM. de La Besge, le marquis de Leepinay, le duc de Lorge, M. de Béjarry, le baron de Champ-Chevrier, MM. Paul Caillard, de La Débuterie, le baron de Courval, le baron Finot, MM. Archdeacon, Guichard d'Orfeuil, Couteaux, Hennessy, Auguy et bien d'autres. Mais, hélas ! ceux vieux loups, lancés par M. Guichard d'Orfeuil, furent donnés à vue à l'équipe anglaise qui ne voulut pas faire suite et dont les chiens, habitués au renard, refusèrent le loup. Le 10 avril, on organisa une seconde chasse aussi brillante que la première.

Mais on joignit vingt-quatre chiens des équipages de MM. de La Besge de Maichin et Jacquault à ceux du duc de Beaufort. Ces derniers refusèrent encore de chasser, et les chiens français forcèrent seuls un louvart que M. Emile de La Besge, arrivé naturellement le premier à l'hallali, prit par les oreilles, fit bâillonner et offrit vivant au duc de Beaufort qui, plus tard, eut sa revanche et dont l'équipage prit goût à la voie du loup.

Les temps sont bien changés maintenant, mais la vénerie française n'a pas démérité. Très brillante avant la guerre, elle a, naturellement, souffert de la tourmente. Mais les équipages se reconstituent peu à peu et le duc de Westminster se trouve encore entouré, en France, de veneurs qui sont restés fidèles aux vieilles traditions. Il n'est point venu pour chasser le loup, comme son illustre devancier. Il est propriétaire d'un vautrait composé de quatre-vingt chiens anglais, la plupart de purs fox-hounds et le reste en harriers, les premiers tricolores à manteau, les seconds de nuances variées. Tous crient bien et ont assez de gorge, ce qui n'est généralement pas le cas des chiens purs anglais. Les deux piqueurs sont montés et le duc chasse sans relais les sangliers, ce qui a peut-être nui au succès des premières sorties de l'équipage, la forêt de Paimpont étant, comme la plupart de celles de Bretagne, assez dure. On y chasse habituellement le chevreuil, et le vicomte du Pontavice, propriétaire actuel de l'équipage de Paimpont, ne fait pas exception à cette règle.

On ne peut songer à Paimpont sans évoquer le souvenir de MM. Levesque et celui de leur bel équipage de bâtards noirs et blancs, l'équipage de Paimpont qui, aux beaux jours de l'exposition canine des Tuileries, se voyait attribuer, à juste titre, tous les prix d'honneur portés au programme.

Le duc de Westminster chasse à l'anglaise, et, comme le duc de Beaufort, appuie et fait appuyer ses chiens à l'aide de la cornette qui, de l'autre côté de la Manche, remplace la trompe de chasse française.

C'est peut-être dommage pour ceux qui suivent ses laisser-courre. Le beau bruit de la meute et les accents du cor sont le complément obligé de toute chasse à courre.

Et j'aime à croire qu'en quittant Paimpont le duc de Westminster a peut-être été charmé de voir les piqueurs des veneurs de son entourage sonner la *Paimpont*, ou plus exactement les *Adieux de Paimpont*, et d'entendre